

Souvenirs de Mme Sarah Bernhardt

Un jour, le mari de ma nourrice était souffrant, elle-même était allée aux champs pour ramasser des pommes de terre; le terrain trop humide les pourrissait, et il n'y avait pas de temps à perdre. Elle me laissa à la garde de son mari, qui était couché dans son lit breton, souffrant d'une forte crise de lumbago. La brave femme m'avait installée sur un fauteuil élevé, mais elle avait eu bien soin de bien fixer la tablette sur laquelle étaient placés mes jouets et qui me tenait enfermée. Elle jeta un fagot dans la cheminée et me dit en bas-breton, la seule langue que j'aie parlée jusqu'à quatre ans: "Sois gentille, "Fleur de lait"; c'était alors mon seul nom. Après son départ, j'essayai d'enlever la petite cheville qui retenait la tablette, et j'y parvins après de longs efforts. Je voulus alors descendre, mais pauvre de moi! je tombai dans le feu qui pétillait joyeusement.

Les cris de mon père nourricier, qui ne pou-

vait bouger, attirèrent quelques voisins. On me plongea, toute fumante, dans une grande baignoire de lait. Mes tantes furent informées de ce qui était arrivé; elles transmirent la nouvelle à ma mère, et dans les quatre jours qui suivirent, ce petit coin tranquille était sillonné de mailcoaches qui arrivaient, se succédant rapidement. Mes tantes venaient de toutes les parties du monde, et ma mère, très alarmée, s'était hâtée de partir de Bruxelles avec le baron Larrez, l'un de ses amis, qui était un médecin célèbre, et un chirurgien, que le baron Larrez avait amené avec lui. On m'a dit depuis qu'il n'était rien de plus attristant et en même temps de plus touchant que le désespoir de ma mère. Le docteur approuva le masque de beurré que l'on m'avait mis sur la figure et que l'on changeait toutes les deux heures. Il ne m'est rien resté, pas même une cicatrice, de cette escapade.

Ma nourrice devint veuve et se remaria à un concierge; elle m'emmena avec elle dans sa loge de la rue de Provence. Ce changement me ravit. J'avais alors cinq ans, et je me rappelle ce jour comme si c'était hier. La chambre de ma

nourrice était juste au-dessus de la porte cochère, et la fenêtre était encastrée dans la lourde porte monumentale. De l'extérieur, cela me paraissait très beau, et je me mis à battre des mains en arrivant à la maison; c'était au mois de novembre, vers cinq heures de l'après-midi, par un temps gris. On me mit au lit et je m'endormis sans doute immédiatement, car mes souvenirs de la journée ne vont pas au delà. Le lendemain matin, un terrible chagrin m'attendait.

Il n'y avait pas de fenêtre dans la petite chambre où je couchais, et je me mis à pleurer, m'échappant des bras de ma nourrice, qui m'habillait, pour aller dans la chambre voisine. Je courus à la fenêtre ronde, qui n'était autre qu'un énorme œil-de-boeuf, au-dessus de la porte cochère, j'appuyai mon front sur la vitre, et je commençai à sangloter de rage, en constatant que je ne voyais ni arbres, ni feuilles qui tombaient, rien, rien! que des pierres, froides, grises, horribles, et des panneaux de glaces devant moi: "Je veux m'en aller. Je ne veux pas rester ici. Tout est noir ici, noir... C'est hor-



LA GUERRE D'EXTRÊME-ORIENT — Les milliers de soldats russes qui occupent la Mandchourie, vivent en grande partie de produits réquisitionnés avant la fin de l'hiver, alors que des rennes servaient de bêtes de somme. C'est une de ces réquisitions que représente la gravure ci-dessus.

rible! Je veux voir le ciel de la rue." Et mes sanglots éclatèrent encore. Ma pauvre nourrice me prit dans ses bras et, m'enveloppant dans une couverture, me porta dans la cour: "Lève la tête, "Fleur de lait", et regarde. Vois, c'est le ciel de la rue!"

Je fus un peu rassurée en voyant qu'il y avait un peu de ciel dans cette horrible maison, mais ma petite âme était bien triste. Je ne pouvais pas manger, je devins pâle et anémique, et je serais certainement morte de consommation sans le hasard qui amena l'incident suivant: Un jour, je jouais dans la cour avec Titine, qui habitait le second étage, et dont je ne me rappelle ni la figure, ni le nom véritable; je vis le mari de ma nourrice traverser la cour avec deux dames, dont l'une était très élégamment habillée. Je ne les voyais que de dos, mais la voix de la dame élégante fit arrêter les battements de mon cœur. Mon pauvre petit cœur tremblait, et j'étais dans une extrême agitation nerveuse.

—Est-ce que l'une des fenêtres a vue sur la cour? demanda-t-elle.

—Oui, madame, ces quatre fenêtres-ci, répliqua-t-il, montrant les quatre fenêtres ouvertes du premier.

La dame se retourna pour les regarder et je poussai un cri de joie.

"Tante Rosine! tante Rosine!" m'écriai-je, me jetant dans les jupes de la jolie visiteuse. J'enterrai ma figure dans les fourrures, sautant, sanglotant, tirant et déchirant ses grandes manches de dentelle, dans ma frénésie de joie. Elle me prit dans ses bras et essaya de me calmer, et, questionnant le concierge, elle dit en se retournant vers son amie:

—C'est la petite Sarah! la fille de ma sœur Zoub..."

Madame S. BERNHARDT.

La constance n'est point la vertu d'un mortel.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

RÉPONSE À UNE INVITATION

Lorsqu'il s'agit d'une soirée, il n'est pas de nécessité absolue que les amphitryons soient fixés sur le nombre des invités qui acceptent. En conséquence, on peut se borner à envoyer sa carte, dès la réception du billet d'invitation et ensuite assister ou non à la réception. Voilà la stricte obligation. Toutefois, il serait plus aimable d'ajouter quelques mots sous son nom: Monsieur et Madame X... "remercient Monsieur et Madame Z... d'avoir pensé à eux, et espèrent que rien ne les empêchera de profiter de la gracieuse invitation qui leur est adressée". Ou "sont désolés (pour telle cause) de ne pouvoir profiter, etc." On exprime toujours des regrets et on ne manque jamais de remercier.